



Nous allons aujourd'hui à la rencontre de quelques personnalités originaires de Gencay qui ont connu des fonctions et des destins de haut niveau national, et même européen, dans les domaines scientifique, littéraire, artistique, politique et militaire ; nous essaierons de retrouver leurs traces dans les lieux où ils ont vécu.

Jacques Churlaud

Il est né à Pressac le 2 décembre 1766, issu d'une ancienne famille noble, fils de Jean Churlaud sieur de l'Age du Mas, gendarme de la Garde et de dame Marthe Thenaud. A 16 ans, le 14 mai 1782, il s'engage au service du 7^e Régiment d'Artillerie. En 1788 il devenait sergent, puis maréchal des logis chef à la 27^e Cie d'Artillerie à cheval en 1792.

C'est à cette date qu'il participa à sa première campagne dans l'Armée du Nord commandée par le général Dumouriez. Passé lieutenant de 2^e classe dans la 28^e Cie d'Artillerie à Cheval en 1793, puis lieutenant de 1^{ère} classe en l'an II dans l'armée de la Moselle, capitaine de 2^e classe en l'an III dans l'armée du Nord et capitaine de 1^{ère} classe en l'an V dans la 3^e Cie du 2^e régiment d'Artillerie à cheval dans l'armée du Rhin.

En l'an VII il servait dans l'armée d'Angleterre, formée par le Directoire pour lutter contre l'Europe coalisée et dans le but d'envahir la Grande Bretagne. C'était le siège et la prise des forts de Bois-le-Duc. Le 11 juillet 1807, par décret de sa majesté l'Empereur, il devenait Chef de Bataillon au 7^e régiment d'Artillerie à pied, qu'il retrouvait.

Il participa aux combats de Veronne (an VII) et de Marengo (an VIII). Durant ces longues années d'officier d'artillerie, et pendant presque trois ans Jacques Churlaud combatta dans l'Armée d'Ita-

lie à la tête de laquelle fut nommé Napoléon Bonaparte. De l'an XI à l'an XIII il combatta dans l'armée des Océans. Puis, pendant cinq années, de l'an XIII à 1808, Il se retrouvait dans la Grande Armée. Il participait à la victoire d'Ulm contre l'armée Autrichienne (an XIV). En 1805, il combattait à Austerlitz et en 1806, à Iéna contre la Prusse. En 1807, il combattait contre les Russes à Eylau puis à Friedland, quelques mois plus tard.

Le 31 mars 1808, alors qu'une partie de la Grande Armée tenait garnison à Dantzig (aujourd'hui Gdansk), Jacques Churlaud épousait, religieusement, en l'église paroissiale de la Chapelle Royale demoiselle Marie Buisson, une femme des personnels civils qui suivaient la Grande Armée, native de Valence dans la Drôme. La cérémonie fut bénie par le vicaire et régent de la chancellerie du consistoire général de Poméranie et de Dantzig en présence du prieur de la Chartreuse dite Paradis de Sainte-Marie.

Mais l'artillerie et la guerre le rappelèrent rapidement à la réalité de ses obligations militaires. De 1809 à 1813, le voilà en route avec l'armée d'Espagne. Il participait au siège de Cadix et du fort de Motagorda (1810-1812), au siège de Badajoz (mars-avril 1812). Du 1^{er} août 1813 jusqu'au 12 août 1814, il fut nommé commandant supérieur de l'artillerie à Saint-Jean-Pied-de-Port où la maréchal Soult avait installé son quartier général. C'est là, qu'après l'abdication de

Napoléon 1er, devait se terminer la longue carrière militaire de Jacques Churlaud, compagnon d'armes de l'Empereur. Il était mis à la retraite par le roi Louis XVIII le 12 août 1814 et se retirait à Gençay.

Le 19 décembre 1819, devant le maire de Gençay Joachim Joseph Pouvreau, il régularisait sa situation administrative en épousant devant la loi et l'Etat civil celle qu'il avait épousée religieusement à Dantzig. Marie Buisson devenait madame Churlaud.

Le 21 août 1820, suivant son brevet donné au château des Tuileries, il devenait Officier de l'Ordre royal de la Légion d'honneur. Il était en outre titulaire de la décoration de la Croix de Fer et avait été fait Chevalier de Saint-Louis.

En 1830, Jacques Churlaud était investi maire de la commune de Gençay.

Jacques Churlaud et Marie Buisson reposent au cimetière de Gençay. Lui est décédé le 22 avril 1838, elle le 28 juillet 1847.

Pierre Louis Désiré Barot, un gencéen aux côtés de l'Empereur Napoléon 1er à la bataille de Leipzig

Pierre Louis Désiré Firmin Barot était né à Gençay le 13 février 1795. Il était le fils de Pierre Barot, officier de santé et de Anne Suzanne Bernardeau, de Gençay.

Pierre Louis Désiré Firmin Barot fut l'auteur de milliers de vers rédigés en alexandrins sur les sujets les plus divers comme *Au Comice agricole de l'arrondissement de Civray*, un *Poème sur la fin tragique du Prince Louis, fils de Napoléon III*, *Un souvenir poétique* adressé à l'illustre M. Thiers, ou encore, en 1872, un long traité de ses préceptes médicaux, *Médecine poétique ou l'art de conserver sa santé et vivre vieux...* etc, son ouvrage le plus important de près de 80 pages. Firmin Barot est d'ailleurs cité dans *Le Parnasse médical français ou dictionnaire des médecins-poètes de la France*, ouvrage de plus de 500 pages, écrit par le docteur Achille Chereau en 1874.

Dans un autre long poème, toujours en alexandrins, qui sera édité en 1878, il va rassembler ses souvenirs d'ancien de la garde d'honneur impériale, qu'il intitulera *Episode historique et militaire de 1813, par un témoin oculaire. Veni, vidé et pugnavi*.

Il avait tout juste dix-huit ans lorsqu'il se décidait de quitter Gençay pour rejoindre la garde d'honneur de Napoléon 1er.

*Parmi les dévoués, ha ! j'étais bien du nombre,
Mon bonheur était grand, ne voyant rien de sombre.
Je m'habillai de suite, équipage et cheval,*

*Et tout fut à mes frais, ceci m'était égal ;
Animé de courage et volant à la gloire,
J'en ai recueilli peu, si j'ai bonne mémoire ;
Oui ! devant l'ennemi pendant trois jours affreux,
A Leipsick, j'ai pris part à ces horribles jeux.*

En trois jours, les batailles contre une coalition de nombreux pays européens de l'époque comme la Russie, l'Autriche, la Prusse, la Suède s'enchaînent... Enfin, au milieu du chaos, le jour se lève :

On couche au bivouac, comme belle antichambre

Tout à coup, apparait celui qu'il a choisi de servir :

*Le matin l'Empereur, arrivant au grand trot,
Inspecte son armée et sans lui dire un mot*

Le jeune cavalier Firmin Barot est proche de l'Empereur, il l'observe :

*Il était près de moi, attentif et bien sombre,
Mes regards contemplaient et son corps et son ombre,
Aussitôt tournant bride, on le suit près d'un bois.*

Et voilà que l'armée bavaroise tente de leur couper la route :

*Aussitôt on les charge, on les met tous en fuite,
Le sabre dans les reins, on en fait la poursuite ;*

L'armée impériale, vient de subir sa plus grande défaite, ses troupes sont exténuées :

*Sur les rives du Rhin ; là, prenant du repos,
Je me trouvais heureux, d'avoir été dispos,
A donner corps et bras, au bien de ma patrie.*

Indemne, Pierre Louis Désiré Firmin Barot reviendra à Gençay. Les dates précises de son départ et de son retour nous manquent. Mais, nous avons son témoignage. A Poitiers en 1820, il épousera Anne Désirée de Cressac. Il exercera comme médecin et sera membre de l'Académie nationale fondée en 1820. Sa thèse de médecine soutenue en 1848 traitait de *L'angine couenneuse, pseudo membraneuse, ou mieux pseudo-méningée*. Sujet sur lequel il écrira de nombreux articles, étant confronté à cette maladie sur le terrain, surtout chez les habitants vivants sur les rives de la Clouère au cours, à cette époque, fort marécageux. Elle sera éditée à Poitiers en 1855. En 1840, il était devenu maire de Gençay. Il décédera dans cette ville le 1er décembre 1883, dans sa maison rue du Palateau.

Paulin Poulin

Henri Charles François Paulin Poulin est né à Gençay le 22 juin 1810, fils de François Poulin sellier et directeur de la Poste aux lettres et de Louise Ledain. Il y écèdera le 6 janvier 1890, célibataire.

Employé des Postes à Paris, il mènera de front une carrière de romancier politique, militant pour le socialisme dans tous ses ouvrages. Il traitera surtout du point de vue philosophique, l'existence de Dieu face au développement des savoirs grâce à la science.

Il écrira depuis Gençay, étant revenu au pays au début des années 1860, jusqu'à son décès en 1890. Ses parents étaient propriétaires d'une petite maison Place du Marché qui a aujourd'hui disparu, à l'emplacement du bar actuel. En 1861, Paulin Poulin était revenu vivre chez sa mère devenue veuve. En 1881 il est dit *pensionné des Postes*, en 1886 il est dit *pensionnaire des Postes*.



Place de Gençay, 1907 (Cliché Bluteau)

La Poste aux lettres était une vraie tradition familiale. Son père fut directeur de la poste aux lettres de Gençay durant une quarantaine d'années tout en continuant d'assurer son métier de sellier. Au 18^e siècle, son ancêtre Jean Michelet, Facteur de la messagerie de Poitiers à Périgueux, conduisait la voiture assurant le transport du courrier entre ces deux villes. Lors de ses passages réguliers à Gençay, puisque notre localité se trouve située sur le tracé de cette route importante pour le commerce, il faisait escale à la Grange Thomasin. Là, existait une auberge. En 1755, il épousait l'une des filles de l'aubergiste et fermier des lieux, Marie Radegonde Patry.

Publié en 1862 à Bruxelles, *Qu'est-ce que l'homme ? Qu'est-ce que Dieu ? : Solution scientifique du problème religieux*.

« A coup sûr, si c'est la crainte qui a fait les premiers dieux dans l'univers, l'espérance a singulièrement contribué à perpétuer leur empire. La recette pour se procurer la douceur de croire est d'ailleurs connue fer-

mer les yeux de son intelligence, suivre les menues pratiques du culte, prendre de l'eau bénite, s'agenouiller, marmotter des prières, etc., s'abêtir enfin, selon le mot de Pascal tel est le régime à suivre pour savourer dans ce monde les joies du paradis. »

Publié à Paris en 1867 ce sera *Religion et Socialisme*. Cet ouvrage connaîtra une traduction en anglais, qui est aujourd'hui consultable en livre numérique.

« En attendant, quand l'influence des religions n'est pas nulle, elle est le plus ordinairement mauvaise nous trouvons que des deux idées qui entrent, comme éléments constitutifs, dans toutes les religions, l'une tend sans cesse corrompre et changer en mal le bien qu'on pourrait attendre de l'autre. »

Publié à Bruxelles en 1875, *Dieu selon la science*. Edition revue et corrigée. La première édition nous est inconnue.

Publié à Bruxelles en 1875, *Nouveau Dieu, nouveau monde*, dans la Collection de l'histoire sociale et politique de France moderne.

Publié à Bruxelles en 1880, *La Justice dans le socialisme et dans la propriété : avertissement aux prolétaires*. Cet ouvrage également connaîtra une traduction en anglais qui est aujourd'hui consultable en livre numérique.

Un auteur belge, Agathon de Potter, médecin, philosophe et compositeur qui diffuse la doctrine du socialisme rationnel lui consacra un ouvrage très critique intitulé *M. Poulin et le socialisme rationnel*, édité à Bruxelles en 1875.

Marcel Coussot

Aimé Charles Louis Marcel Coussot est né à Gençay le 19 octobre 1830, fils de Louis Coussot, huissier puis notaire et de Marie Louise Joséphine Aigron. Après ses études, il est nommé commis principal à la Direction des Postes de Paris. En parallèle à son travail dans l'administration il mène une intense activité de romancier.

Sous le pseudonyme de Chicot il signe des nouvelles dans le *Figaro Littéraire* (1861), sous celui de Gaudriolo dans le *Hanneton* (1868). Il collaborera à une multitude de revues et journaux, entre autres, à *La Revue de l'Ouest*, à *La Buche Parisienne*, à *l'Alliance des Lettres*, à *L'Europe Littéraire*, à *L'Illustration militaire*, au *Journal du Dimanche*, au *Pays*, au *Monde Illustré*, à *l'Armée Française Illustrée*, au *Bulletin des Gens de Lettres*, au *Magasin du Foyer*, à *La Muse Gauloise*, au *Journal pour Toutes*, au *Journal des Gares*, au *Fermier*,

au *Bon Sens*, à *La Vie Sociale*, à *La Sylphide*, à *La Semaine Parisienne*, etc. C'est dans ces revues et dans ces journaux que sont paru tous ses romans et nouvelles : « La Fontaine du Diable » en 1855, « La Motte Tuffauls » en 1855, « La Ruine au Serpent » en 1858, « L'Echo de Gravelines » en 1860, « Les Démons d'Aujourd'hui » en 1862, « Le Lutin du Rochelet » en 1862, « Le Pensionnaire du Curé », nouvelle, en 1862, « Une Inspiration », nouvelle, en 1862, « La Chasse au Bonheur » en 1862, « Le Lutin de Fonrose » en 1863, « Récits de la Chambrée », contes militaires, 1864-1870, « Le Sentiment de la Victoire » 1864-1870, « El Bisojo » 1864-1870, « Les Mémoires d'un Portepièce » en 1866, « Le Marinier de Notre-Dame », nouvelle, en 1866, « L'Hacienda del Calorgno » en 1866, « Le Violon Fantôme » en 1869, « Le Capitaine Badajoz » en 1869, « La Mare aux Prussiens » en 1870, « Le Manteau de Joseph », nouvelle, en 1871, « Le Matelot d'Enfer » en 1872, « L'Amoureux de Fedora » en 1873, « Le Violon Fantôme » en 1873, « Le Dernier Magister » en 1875, « Des Remèdes de la Vigne » en 1875, « Dégourdy Pacha » en 1876, « Les Antiquaires de Calatayud », nouvelle, en 1877, « L'Arbre de Sciences » en 1879, « Master Biks » en 1879-1882, « La Caluranda » en 1882. On lui doit encore « La Grotte aux Fées », légende poitevine, « Le Sorcier de la Robinière », « Le Loup Garou de Rochelet », nouvelle, « Maître Aubin le ménétrier », autant de nouvelles dont l'histoire se déroule dans un cadre local. En 1891, il écrivait les paroles d'une chanson : « Le funiculaire de Belleville » que Aristide Bruant mettait en musique.

En 1862, la publication de son roman fantastique et allégorique *Les Démons d'aujourd'hui* valait à Marcel Coussot cette appréciation du directeur du *Bulletin de l'Union des Poètes* : « L'un des plus hardis novateurs de la littérature contemporaine »

En mars 1863, les *Humoristes* dont l'école à son siège à Paris proclament pour leur chef, Marcel Coussot.

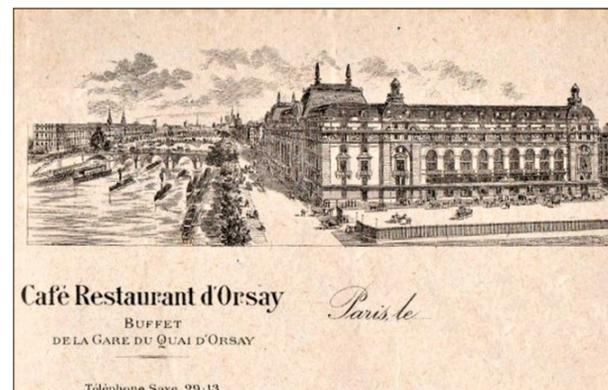
En 1864, il est admis comme membre de la Société des Gens de Lettres. Il eut l'occasion de fréquenter François Coppée, Jules Carré, Hector Malot, André Theuriot, etc.

Parmi ses livres imprimés : *La Relique de salut*, nouvelle, *Entre bourdons. Duel de cloches*, 1891, *Les Remèdes de la Vigne d'après le chimiste Rodolphe Turecki*, 1875. Cet ouvrage sera honoré d'une médaille d'or par la Société des Sciences industrielles, Beaux-Arts et Belles-Lettres de Paris. *L'Homme devant Dieu*, 1930, préface de la 2^e édition du *Testament médical philosophique et littéraire* du Dr Dumont-de-Monteux.

En 1869, *Le Courrier de la Drôme et de l'Ardèche* s'était assuré la collaboration de Marcel Coussot

pour la publication de ses nouvelles en feuilleton.

Il fréquentait le Café d'Orsay dans les années 1880, établissement situé à l'extrémité de la rue Mazarine à Paris.



Marcel Coussot est cité dans le tome 2, page 59, du *Dictionnaire International des écrivains du jour* rédigé par le comte originaire de Turin, Angelo de Cubernatis, publié à la fois à Florence en Italie, à Paris, à Londres et à Leipzig.

Il l'est encore dans le *Panthéon des Lettres, des Sciences et des Arts* de Rienzi, en 1893.

Il apparaît encore dans le *Dictionnaire des Pseudonymes* de Georges D'Heylli, aux entrées *Chicot* et *Gaudriolo*, pseudonymes dont il signa des textes.

En 1912 à Paris, dans le Quartier Latin, il fondait Flora Latina, une société artistique permettant à des artistes de l'époque, de théâtre, chanteurs et chanteuses d'opéra, musiciens, etc. d'animer de brillantes soirées. Toujours à cette date, nous le retrouvons secrétaire du Comité des actes de la Jeunesse Latine dont le président était M. de Saint-Vincent-Brassac, l'un des fondateurs de *L'Eschelier de France*.

Jusqu'alors, nous ignorons la date et le lieu de son décès.

Delphin Thiaudière

Delphin-Antoine-Edmond Thiaudière est né à Gençay le 17 mars 1837. Il y est mort le 9 novembre 1930, rue de la Sallée.

Il fut un homme de lettres, un poète, un romancier, un philosophe, un maximiste français.

Edmond Thiaudière était issu d'une famille de médecins depuis quatre générations, alliée à celle de Voltaire.

Il préféra une carrière d'homme de lettres après s'être détourné de ses études de Droit, pourtant brillamment menées à Poitiers. Il produisit un mémoire pour l'obtention de la licence sous le

titre : *l'Expropriation forcée* en 1858. Il s'est essayé au roman, à la nouvelle, à la poésie, au théâtre. Il a écrit des essais politiques et autres pamphlets. Mais il s'est surtout distingué par son œuvre philosophique, parsemant sur quarante années une douzaine de recueils aux titres sibyllins, avec le sous-titre générique *Notes d'un Pessimiste*.

Il signa son premier texte, en 1861, sous le pseudonyme de Edmond Thy,

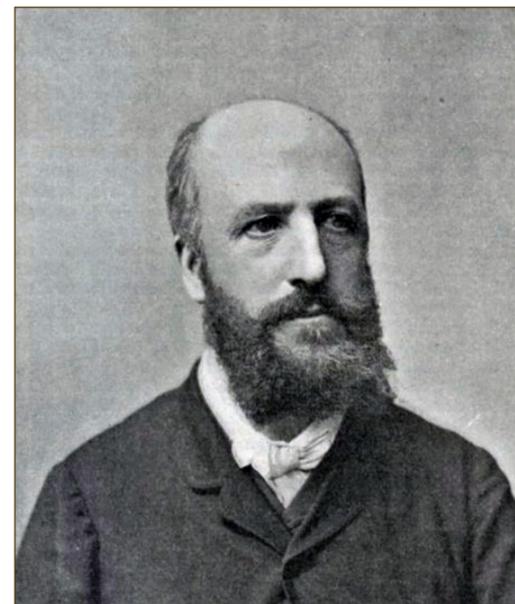
En plus de ses très nombreux ouvrages édités, il publiera, à diverses époques, des fantaisies, des pamphlets, des articles, et des nouvelles dans plusieurs journaux périodiques de l'époque, et jusque dans les journaux locaux de sa région.

En 1876, il fonda *La Revue des Idées Nouvelles*, un bulletin de *Progrès dans la philosophie, les sciences, les lettres, les arts, l'industrie, le commerce et l'agriculture*. Il s'agissait d'une véritable publication encyclopédique, qu'il dirigea et rédigea presque entièrement à lui seul, pendant trois ans, sous divers pseudonymes.

Lors de la parution de son ouvrage *L'Obsession du Divin*, M. Ledrain qualifia Edmond Thiaudière d'« écrivain de forte race »

Dans ses souvenirs des dîners du Comité des Gens de Lettres, Albert Cim raconte que Thiaudière le pessimiste se voyait appliquer le sobriquet de « Chagrinier » par Auguste Saulière, optimiste invétéré, alors qu'au sein du Comité on le nommait souvent « le bon Thiaudière ». Pourtant, c'est Edmond Thiaudière, qui eut la mission d'adresser le dernier adieu au nom de la Société des Gens de Lettres, à celui qui cependant, « savait lui rendre justice, l'appréciait et admirait cette noble et généreuse nature » comme aimait l'écrire Albert Cim.

L'un de ses ouvrages publié en 1895, *La Soif du Juste*, sera couronné par l'Académie française en 1897.



Membre du conseil d'administration de la Société Française des Amis de la Paix, il fut un partisan des plus zélés, de la substitution de l'arbitrage à la guerre pour le règlement des différends internationaux. D'ailleurs, il prit une part importante aux délibérations du Congrès International de la Paix qui se tint à Paris en 1878 et dont il était l'un des secrétaires.

A cette époque, il a présenté à ses collègues un mémoire où est émise l'idée de la création d'un parlement européen, officieux d'abord s'il ne pouvait être officiel tout de suite, recruté par délégation des divers parlements. Cet organisme traiterait, dans des assises annuelles, les questions qui intéresseraient plusieurs nations. C'est pourquoi, lorsqu'à la mort d'Edmond Thiaudière, le journal *Le Temps* du 15 novembre 1930 lui consacra une notice nécrologique, on faisait remarquer qu'il pouvait être considéré comme le précurseur de la Société des Nations.

C'est lui qui, en effet, au Congrès de la Paix en 1878, proposa la réunion annuelle des membres de divers parlements d'Europe. Onze ans plus tard, fut réalisée l'Union interparlementaire qui peut être considérée, en quelque sorte, comme la préface de la Société des Nations.

Il a secondé son ami Louis Xavier de Ricard dans la fondation de la Société d'alliance latine : l'Alouette qui avait pour but de fédérer les peuples du bassin méditerranéen.

Il fut du comité de l'Union démocratique de propagande anti-cléricale et du Comité de patronage de la Semaine anti-cléricale.

Il fit partie de la Société pour la prévention de la cruauté envers les animaux. Lui qui n'avait pas eu d'enfant disait parlant de son amour pour les bêtes, et les chiens par-dessus tout, que ces derniers sont des enfants perfectionnés, à tel point que son premier ouvrage de pensées *La Proie du Néant*, qu'il publiera en 1886, contient en préambule une longue dédicace adressée à Léa et Mossès, ses deux fidèles chiens.

L'ensemble de ses publications est beaucoup trop volumineux pour être édité ici.

Luc Anatole Foucher

Luc-Anatole Foucher est né à Melle le 30 juillet 1851. Cependant, sa famille maternelle est gençenne. Son père, Jacques Henri Foucher, ferblantier à Melle, est venu à Gençay épouser Stéphanie Olympe Anatholie Coudreau, sa mère, née à Gençay en 1828, fille de Pierre Lucien Coudreau, natif de Gençay, tailleur d'habits, élu conseiller municipal en 1843, et de feu Marie-Anne Del

homme. A 9 ans, le jeune Anatole Foucher vit déjà chez son grand-père à Gençay, certainement en vacances, Place du Cheval Blanc. Dans les années 1870, il s'installera à Gençay, dans la maison de son grand-père, décédé, où il est déclaré propriétaire. En 1886, il y est déclaré artiste-peintre.

Luc-Anatole Foucher fit ses études au Lycée de Poitiers où M. Marlet, son professeur de dessin fut son premier maître. Plus tard à Paris, il étudiera la peinture sous la direction de Benjamin Constant pour la figure et de Armand Bernard pour le paysage et l'aquarelle. Plus tard ce sera Paul Lacroix et les Bénédictins de Solesmes qui seront ses maîtres pour l'archéologie. Il s'appliqua à la miniature sur peau de velin, plus résistante que l'ivoire. Il sera reconnu à Paris, pour être presque le seul à maîtriser le métier et les procédés de ce genre de peinture pour les avoir retrouvés et expérimentés durant son séjour à l'abbaye de Solesmes. L'ancienne bibliothèque de cette abbaye contenait de précieux documents de recettes dont l'usage avait disparu depuis longtemps. D'ailleurs Huysmans écrira de lui : « L. Anatole Foucher est le dernier artiste qui, à l'heure présente, ait la science et le

talent nécessaire pour continuer cet art exquis du moyen-âge. »

Après sa vêtue en cette abbaye en 1881, il fit profession d'oblat régulier à partir de 1883 et gagna Ligugé en 1885.

Anatole Foucher occupait alors dans la peinture moderne une place prépondérante qui dénotait chez lui une grande souplesse de talent. De nombreux critiques d'art de l'époque et des plus autorisés lui reconnaissent ces qualités. L'exposition de Niort justifiera cette reconnaissance à travers deux toiles « Le Soleil dans les Ruines » et « Le Vieux château de Gençay »

Il fut membre de la Société de la miniature, de l'aquarelle et des arts précieux et vice-président de la Société des peintres enlumineurs-miniaturistes.

Il exposa ses œuvres aux salons de la Société des miniaturistes et enlumineurs de France dont il fut l'un des fondateurs, et ses œuvres connurent le succès tout comme au Salon des artistes français dont il était sociétaire. On citait de lui de nombreux portraits dont le plus remarqué est aujourd'hui conservé au Musée de Poitiers, celui



Luc-Anatole Foucher, sa grande-tante Marie-Anne Coudreau

de sa grande tante Marie-Anne Coudreau en costume de son temps. Un autre fut envoyé à l'exposition internationale de Barcelone en 1892 où il obtint une médaille d'or de 1^{ère} classe. Un autre encore est acquis par l'Amérique et conservé dans une galerie de Buenos-Aires. Anatole Foucher était aussi un calligraphe émérite comme en témoignait nombreuses de ses enluminures.

Parallèlement à son intense activité picturale il formera un grand nombre d'élèves. Il écrira également de nombreux ouvrages pratiques sur l'enluminure dans certains desquels il professait des cours écrits. Il collabora à *La Revue de l'Enseignement des Beaux-Arts*, au *Coloriste enlumineur* et à diverses autres publications artistiques.

Il obtint encore une médaille de bronze à l'Exposition universelle de Paris en 1889, une autre à celle de 1900 et un grand prix à l'Exposition Paris-Provinces en 1904 et la même année, la rosette d'officier de l'Instruction publique.

Dans son roman *L'Oblat*, paru en 1903, le romancier Huysmans alors en villégiature à l'abbaye de Ligugé évoque en plusieurs endroits la figure de l'enlumineur Luc-Anatole Foucher, celui qui renoua les genres de la miniature et de l'enluminure comme Lurçat le fit pour la tapisserie.

Jean-Louis Dantan

Jean-Louis Dantan est né à Saint-Secondin le 16 juillet 1872. Il décéda à Gençay le 4 octobre 1934. Son père était greffier de la Justice de Paix à Gençay où la famille habitait rue Saint-Hilaire.

Il fit ses études aux Universités de Poitiers et de Lille d'où il sortait avec le grade de licencié ès sciences naturelles et le certificat de chimie générale. Le 1^{er} novembre 1895, il était nommé préparateur de zoologie et de botanique à la Faculté des sciences de Lille. Puis il entra au Muséum d'Histoire naturelle comme préparateur à la chaire d'Anatomie comparée dirigée alors par Edmond Perrier, arrêté du 22 juin 1903. Il devenait ensuite préparateur à la Faculté des Sciences de Paris.

De 1901 à 1905, il exerça comme Chef des travaux de Pisciculture au Laboratoire maritime de Tatihou, petite île normande dans la Manche. En 1904, il signait une étude *La mémoire des poissons*.

Par arrêté ministériel du 24 novembre 1905, le président de la République était alors Armand Fallières, Jean-Louis Dantan était mis à la disposition du gouvernement Persan. Il fut chargé, pour une période de trois ans d'enseigner les sciences naturelles préparatoires aux études médicales, à Téhéran (1905-1908). Durant ce séjour, il contri-

bu, en qualité de Président de l'Alliance Française à Téhéran à la propagation de la langue française dans l'Empire de Perse.

Le 28 janvier 1906, Jean-Louis Dantan était nommé Officier d'Académie. Plus tard il deviendra Officier de l'Instruction publique de Perse, Grand Officier du Lion et du Soleil, Membre du Comité consultatif des Pêches d'Algérie, Lauréat de l'Institut.

Très tôt dans ses activités scientifiques, il combattit pour la sauvegarde de l'huître indigène et contre l'invasion de l'espèce portugaise, notamment dans le Bassin d'Arcachon. A cette occasion, il produira une étude *L'huître portugaise tend elle à se substituer à l'huître indigène ?* En 1912, il rendait compte d'une étude sur le sexe des huîtres.



L'Orvet

En 1920 suivait une nouvelle étude sur l'élevage des huîtres : *Les huîtres : leur développement, leur classement, leur exploitation*.

En 1921, à bord de *L'Orvet*, il menait une mission océanographique en Méditerranée avec étude des Pêcheries des côtes de Tunisie.

Lors de l'Assemblée des Professeurs du 19 novembre 1925, alors qu'il était professeur à l'Université d'Alger, il était nommé correspondant du Muséum.

Le 26 août 1926, il partait pour une croisière océanographique dans l'Atlantique à bord du *Pourquoi-Pas ?*, du commandant Charcot. La même année il avait publié une étude *Recherches sur les premiers stades du développement des Téléostéens*, étude sur la reproduction chez quatre espèces de poissons vertébrés.

En août 1927, il repartait pour une nouvelle croisière océanographique sur le *Pourquoi-Pas ?* dans l'Atlantique.

En 1929, Jean-Louis Dantan était nommé professeur de zoologie appliquée à la faculté de sciences de l'Université d'Alger.

En 1931 à Alger, il devenait président de l'association « Les Enfants du Poitou », fédérant les

originaires en Algérie de « l'une des plus belles, des plus riches et des plus artistiques région de la France, au présent fécond, au passé splendide : Le Poitou », selon les paroles du Président.



Jean Constant Rogeon

Jean Constant Rogeon est né à Gençay le 12 novembre 1906, fils de Jean Constant Rogeon, employé de pharmacie et de Augustine Robert Imbert. Il devait décéder le 10 août 1932 à Niamey.

Très tôt Jean Constant Rogeon avait été initié à la botanique, surtout par sa mère, déclarée comme herboriste à Gençay, qui était adhérente de la Société botanique des Deux-Sèvres. Cette société faisait de nombreuses sorties d'herborisation dans tous le Poitou.

A la suite de ses études, certificat d'instruction de la Ferme-Ecole de Montlouis, et le diplôme d'études de l'École Pratique d'Agriculture de Pétré (85), il entra dans l'Administration coloniale en 1928. Il était attaché au Service Zootechnique du Soudan français, aujourd'hui le Mali. En 1931, il vint travailler au Laboratoire d'Agronomie coloniale du Museum pour y déterminer des plantes fourragères qu'il avait collectées au Soudan nigérien (Mali).

A cette époque une équipe de chercheurs du Museum d'histoire naturelle était constituée pour une mission de quelques mois en Afrique centrale. Jean Constant Rogeon sera l'un de ses membres.

Le groupe de recherches était dirigé par M. Auguste Chevalier, botaniste, géographe et explorateur, professeur titulaire de la chaire d'Agronomie coloniale au Museum d'histoire naturelle.

Dans l'Air, seul, Jean Constant Rogeon fit l'ascension des monts Baguezan (1400 m.) d'où il rapporta une trentaine de plantes intéressantes. Le 4 avril 1932, la mission parvenait à son terme, et allait embarquer à Dakar pour la France. Jean Constant Rogeon exprima auprès de son chef de mission, le désir de rester pour continuer ses recherches. Le Gouverneur Général Jules Brévié le renvoya dans le Haut-Soudan, région de Tombouctou-Goundam, de Monts Hombori, pour y rassembler des collections.

Il devait ensuite se rendre dans la colonie du Niger pour y continuer ses recherches. Il décédera alors qu'il arrivait à Niamey, victime d'une intoxication septicémique, et des fatigues qu'il avait endurées en descendant une grande partie du cours du Niger, et traversant la courbe du fleuve en pleine saison des pluies.

Par reconnaissance pour son travail, son chef de mission lui dédiera deux plantes portant son nom en latin : *Nymphæa Lotus*, var. *Rogeonii*, Lotier d'Égypte ou Lotus tigré, et *Mærua Rogeonii*, plante de la famille des câpres.

Quelques semaines avant sa mort, il avait découvert dans les Monts Hombori, au sud de Tombouctou, en compagnie d'un collaborateur, deux plantes tout à fait inattendues dans cette région.

Il laisse un herbier d'environ 500 plantes, notamment de nombreuses graminées, qui furent étudiées et qui ont enrichi les collections du Museum. Ses supérieurs le notaient fréquemment comme : « Un travailleur acharné, méticuleux, doué d'un esprit clair, méthodique et réfléchi. » (Sources : *Bulletin du Museum*, 2e s., t. IV, n° 6, 1932, pp. 613-615 Notice sur Jean Constant Rogeon par M. A. Chevalier.)



Dossier réalisé par Jean-Jacques CHEVRIER
Mise en pages Fernando COLLA
Centre de ressources «e-vellour»
Centre Culturel - La Marchoise
Novembre 2021

En couverture :
Edmond Thiaudière, caricature de Henri Demare